

Le vêtement professionnel féminin en 1914: un problème de guerre, une question de genre?

Jérémie Brucker

▶ **To cite this version:**

Jérémie Brucker. Le vêtement professionnel féminin en 1914: un problème de guerre, une question de genre?. TraverSCE, 2015. halshs-02466303

HAL Id: halshs-02466303
https://shs.hal.science/halshs-02466303

Submitted on 4 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE VÊTEMENT PROFESSIONNEL FÉMININ EN 1914 : UN PROBLÈME DE GUERRE, UNE QUESTION DE GENRE ?

Jérémie BRUCKER[1]
Histoire contemporaine

Résumé : Le déclenchement de la guerre n'a visiblement pas modifié les habitudes vestimentaires des femmes accomplissant des « tâches banales »[2], mais pour les femmes occupant des postes nouveaux, jusqu'alors exclusivement masculins, la question se pose. Les femmes, déjà bien présentes dans les usines, n'ont pas, pour la majorité, d'habits taillés par les fabricants spécialisés dans la production de vêtements de travail. Dans les entreprises où l'image de marque est importante, notamment pour les remplaçantes occupant des postes visibles du public, il faut un vêtement spécifique. Les femmes pouvaient donc porter leurs habits domestiques, la cotte de l'ouvrier ou il fallait leur tailler une tenue de circonstance. Cet objet d'étude s'inscrit ainsi dans les champs historiographiques de la Grande Guerre et du genre : le vêtement permet-il de lire les nouvelles fonctions qu'occupent les femmes à l'arrière ?

Mots-clés : vêtement de travail, mobilisation, femmes, représentations, genre.

La place des femmes au travail en 1914 ainsi que leurs tenues ont fait l'objet de nombreuses représentations iconographiques.
Les dessins publiés dans le journal satirique *La Baïonnette* au cours de l'année 1915 en sont des illustrations. Dans l'édition du 25 novembre 1915, le dessin d'Emmanuel Barcet[3] présente un soldat dans une scène d'intérieur dont on ignore si elle se situe sur le front ou à l'arrière : en tenue militaire, il effectue la vaisselle, une tâche banale traditionnellement féminine. Vêtu d'un tablier, l'artiste fait dire à son personnage : « Ma femme, elle, fabrique des obus ». Ce dessin humoristique joue ici sur les codes et montre que la place d'un soldat en tenue n'est pas dans la cuisine et, en conséquence, celle des femmes, n'est pas à l'usine. L'inquiétude masculine au début de l'année 1915 est ainsi mesurable au regard que les hommes portent sur les évolutions qui ont débuté en 1914. Un autre dessin, de Touraine, paru en octobre 1915, met en scène une jeune

[1] Le vêtement professionnel en France des années 1880 à nos jours, sous la direction de Christine Bard, CERHIO, Université d'Angers.
[2] WORONOFF, *La France industrielle. Gens des ateliers et des usines*, p. 48.
[3] « Les remplaçantes », *La Baïonnette*, 25 novembre 1915.

fille à la tenue très éloignée des vêtements que les hommes attribuent aux femmes en 1914 : une casquette à large visière, de type gavroche – est-ce le symbole de la révolte ou de la subversion ? – une tenue composée d'un pantalon/combinaison et un haut dont le col est largement ouvert, les manches étant retroussées. L'auteur fait écrire au poilu : « Je vous vois, chère marraine inconnue, si délicieusement féminine, dans vos vaporeuses robes d'été... »[4]. Le décalage entre l'image et le texte interpelle. La tenue est ici davantage empruntée au vestiaire sportif, mais celui-ci a inspiré les fabricants pour des tenues professionnelles alors que la casquette est à la mode masculine sur les lieux de travail depuis le XIX^{e} siècle. De plus, cette représentation éloigne la femme des tenues et de l'attitude qu'une société androcentrée lui impose, comme peuvent le montrer les représentations iconographiques de *Fémina Modes* du 15 mars 1914 : la robe, les hauts talons, les cheveux longs, le chapeau.

Ces exemples montrent à quel point les hommes se posent la question de l'inversion des rôles. Le vêtement de travail est alors un des biais pour réaffirmer leur autorité : la manière, pour Fabiano, de représenter la tenue de travail du « gardien de la paix » dans *La Baïonnette* du 25 novembre 1915 est ainsi éclairante : en haut talon et en jupe très courte, la femme n'est pas représentée au travail mais plutôt dans une tenue de déguisement. Cette tenue ne lui permettra pas d'imposer une quelconque autorité ni d'assumer un tel travail, d'homme.

Ces images mettent en scène la subversion des normes de genre et la perception qu'en ont les hommes, qui cherchent à maintenir l'ordre ancien ou à le retrouver et posent le même problème : comment réaffirmer les rôles de chacun dans une société en mutation forcée par la guerre ? En quoi le vêtement de travail peut-il être un bon indicateur ? Dans quelle mesure les représentations correspondent-elles à la réalité ?

Une histoire difficile à mener

L'étude du vêtement professionnel féminin pour l'année 1914 s'inscrit dans plusieurs champs historiographiques qu'elle renouvelle.

Longtemps négligé pour les recherches portant sur le front[5], le travail féminin a fait l'objet d'études assez récentes. Les premiers travaux, notamment britanniques, portant sur les responsabilités nouvelles assumées par les femmes pendant la Première Guerre mondiale, ont montré que la guerre n'était pas uniquement une affaire d'hommes. La thèse de la guerre émancipatrice a fait aussi l'objet d'une intense production historiographique qui a inscrit l'histoire des femmes dans une double analyse : celle qui insiste sur la force des structures de domination et celle qui les relativise[6]. Le vêtement professionnel féminin, par son existence ou son absence,

[4] « Les marraines », *La Baïonnette*, 14 octobre 1915, p. 235.

[5] « Les historiens n'écrivent guère que l'histoire des hommes ; filles, femmes, sœurs et mères sont embarquées silencieusement comme des « passagères clandestines » (GRIMAL, 1965, préface). « Certes l'histoire des femmes est à faire ! Pas seulement des femmes comme filles, épouses, sœurs et mères, mais aussi comme travailleuses ». (DUBESSET, THÉBAUD, VINCENT, 1977, 189).

[6] MORIN-ROTUREAU, *Françaises en guerre, 1914-1918*, 2013, pp. 171-174.

permet de mesurer la place qu'occupent les femmes au travail à travers le prisme de cet objet aussi utilisé que méconnu.
Écrire l'histoire du vêtement implique également de faire une histoire des représentations. Les sources matérielles permettant de saisir la réalité du vêtement féminin sont peu nombreuses, voire inexistantes ou dispersées. L'objet en lui-même a la plupart du temps disparu, les tissus ont été rarement conservés. Ce que l'on garde des vêtements, notamment dans les musées et dans les bibliothèques, c'est leur image. Ces images ne sont, par ailleurs, qu'une représentation de la réalité et ne donnent qu'un aperçu des pratiques vestimentaires : les mises en scène liées à la commande des employeurs faussent souvent les représentations des femmes et des hommes au travail, par souci d'idéalisation, pour enjoliver l'image de l'entreprise et pour en faire la promotion, mais aussi parce que la représentation des femmes se fait au regard d'une perception masculine. La définition des normes de genre à travers le vêtement de travail et les discours qu'il génère, ainsi que l'ensemble de leurs transformations et les contestations qu'elles ont pu susciter, s'inscrivent dans ces études de la construction du genre qui ont été conduites par Christine Bard[7], par Anne-Marie Sohn[8] ou par Jean-Claude Bologne[9] par exemple.
Grâce aux catalogues des fabricants, aux archives des entreprises (tels les règlements, les livrets d'accueil des travailleurs, les publications internes aux entreprises, les rapports d'hygiène et de sécurité, les dossiers de commande...), aux documents produits par l'inspection du travail, on peut cependant obtenir une vision plus exacte de la réalité. Pour cette approche du vêtement professionnel féminin en 1914, quelques exemples sont pris parmi les métiers des secteurs productifs et de services : les métiers choisis sont plutôt mixtes ou masculins et se caractérisent par leur plus ou moins grande visiblité ou invisibilité dans la société.
Dès lors, le vêtement permet-il d'évaluer la place des femmes dans le monde du travail et dans la société en 1914 ? Permet-il de lire les nouvelles fonctions qu'elles occupent à l'arrière ? Peut-on ainsi saisir la construction des normes de genre à travers le vêtement professionnel et les représentations qu'il engendre ?
Un panorama des usages vestimentaires féminins dans les années 1910 et l'étude des tenues professionnelles des remplaçantes à la fin de l'année 1914 permettront d'esquisser une réponse à ces problématiques.

Le vestiaire des travailleuses au début des années 1910

Si certains dénoncent l'arrivée des femmes à l'usine, leur présence à l'atelier n'est pas une nouveauté en 1914. Nous ne possédons pas de statistiques pour l'année 1914 et il est difficile de mesurer le travail féminin à cause de problèmes de

[7] BARD, *Une histoire politique du pantalon*, 2010.
[8] SOHN, *Une histoire sans les hommes est-elle possible ?* 2013.
[9] BOLOGNE, *Histoire de la coquetterie masculine*, 2011.

nomenclatures, de classifications à l'époque ; les femmes n'étant pas toujours comptabilisées et la distinction hommes/femmes n'étant pas toujours faite dans les enquêtes menées sur le terrain. Cependant, en 1896, l'agriculture, le travail domestique, le textile et le commerce occupent 90% des travailleuses. Un tiers de la population active totale française est féminine. Dans l'industrie métallurgique, les femmes représentent 1,4% de la main d'oeuvre en 1896, 5% en 1913[10]. Il y a en tout 7,7 millions de femmes au travail avant 1914.

Les catalogues des fabricants d'habits montrent en partie cette réalité. Dans les catalogues des années 1910, la partie consacrée aux vêtements de travail devient plus conséquente par rapport aux simples feuillets qu'on pouvait trouver à la fin du XIX^{e} siècle. Certains fabricants, comme La Samaritaine, éditent même des catalogues spécialisés pour les vêtements de travail, classés par type de métiers. Dans son catalogue spécialisé de 1914, La Belle Jardinière propose ainsi des vêtements de travail féminins. Les femmes disposent d'un large choix de tabliers pour le commerce dans les boutiques, pour les porteuses de pain par exemple. Mais elles n'ont pas de vêtements spécifiques pour des métiers spécialisés tels ceux exercés dans les restaurants, les hôtels, les boucheries car ils sont traditionnellement réservés aux hommes. Dans les 24 pages du catalogue de La Belle Jardinière, outre les 2 pages consacrées aux tabliers des femmes et la page occupée par les infirmières et les docteurs, on trouve tout de même des blouses d'atelier pour dames mais la rubrique occupe moins d'un cinquième de page.


BRAILLON

TABLIERS POUR FEMMES

TABLIER DE PORTEUSES

TABLIER de porteuses de pain en retors rayé bleu et blanc, ceinture à œillets, poche doublée, qualité extra, confection très soignée, largeur 1m40.

Petite taille 6.50 Taille moyenne 7. »

Grande taille 7.50

Le même, avec jupe courte. Long. 0m95 6. » Long. 1m00 6.25

(Voir gravure 64, ci-contre.)

TABLIER REPS GRIS

forme nouvelle, avec poches, article élégant.

Long. 0m85 7. »

Long. 0m90 7.50

Long. 0m95 8. »

(Voir grav. 78, ci-contre.)

64 78

TABLIERS FANTAISIE EN COTON BLANC

TABLIER

percale, avec bavette et bretelle, plis et broderie anglaise.

2.75

(Voir gravure 183, ci-contre.)

TABLIER

cretonne blanche fine, sans poches, festonné, façon très soignée.

Largeur 1m10

5. »

Le même, avec poches.

5.50

(Voir gravure 184, ci-contre.)

183 184

Catalogue Braillon, avril 1914, p. 31.

Chez d'autres fabricants comme *Manufrance*, on ne vend même pas de vêtement de travail pour les femmes avant la guerre. Après, pour certaines années, il y a une rubrique intitulée « vêtement de travail pour femmes » mais elle se « résume » à proposer des blouses. Pour les dames, le catalogue de 1914 met uniquement à l'affiche des vêtements de ville et de voyage. Le fabricant demande aux client(e)s d'être vigilants et minitieux dans la commande en indiquant que : « Pour qu'un vêtement aille bien, il est indispensable que les mesures soient prises très exactement ». Pourtant, lorsqu'on regarde les modèles présentés pour la prise de mesures, il n'y a que des

[10] RENNES, *Femmes en métiers d'hommes*, *cartes postales 1890-1930*, pp. 78 et suivantes.

hommes : la morphologie féminine n'est aucunement prise en compte[11]. Cette situation est peut-être liée au fait que la rubrique féminine est restreinte mais la situation est la même plus tard, même lorsque davantage de produits sont proposés pour les travailleuses et pour les tenues de ville. Chez d'autres fabricants, comme le catalogue Braillon d'avril 1914[12] le montre, on ne trouve pas non plus de modèle féminin pour la prise des mesures, alors que ce fabricant propose davantage de produits taillés pour les femmes : on relève près de 7 pages sur les 39 pages du catalogue pour la vente de tabliers féminins.



Catalogue Braillon, avril 1914, p. 5.

Cette source précieuse pour la connaissance du fait vestimentaire professionnel doit cependant être utilisée avec précaution. Il est difficile de dire quel public a été réellement touché par ces catalogues. Les fonds d'archives consultés ne contiennent pas de dossiers de clients pour l'année 1914 et le nombre d'exemplaires tirés n'apparait pas sur les catalogues mais plusieurs éléments permettent de penser qu'ils étaient assez largement diffusés. En effet, les catalogues sont distribués gratuitement ; le vendeur polyvalent de vêtements professionnels Braillon, par exemple, envoie les commandes sans faire payer les frais de port, il livre partout en France, et même à l'étranger. Ces pratiques commerciales visent à toucher un public très large, des entreprises puissantes aux petits ateliers et aux petites boutiques plus modestes. Néanmoins, un pan entier de la réalité reste dans l'ombre de ces catalogues. En 1914, il y a encore une multitude de modistes, de petits tailleurs locaux qui n'éditent pas de brochures commerciales. Au mieux, distribuent-ils des réclames. Pourtant, ces tailleurs de vêtements professionnels sont les principaux fournisseurs de très nombreuses entreprises. Ils ont été très actifs au début du XX^{e} siècle mais ils ont laissé peu d'archives tout comme les nombreuses couseuses à domicile qui ont participé activement à la production des tenues professionnelles.

[11] AD. de la Loire, PER 369 4.
[12] Bibliothèque Forney, Paris, RES CC Thème vêtements de travail anciens (1890-1957).

Comme le montrent les catalogues, les fabricants de vêtements professionnels minorent le travail féminin et n'ont pas particulièrement pris en compte l'entrée des femmes à l'usine. D'après les recherches effectuées pour le moment, il n'y a pas de traces de vêtements de travail féminin particulier.

Les cartes postales de sortie d'usine donnent un aperçu des tenues des travailleuses, comme cette photographie que l'on peut trouver dans les fonds de la Bibliothèque Forney, envoyée en juin 1910, représentant la sortie des femmes de l'usine Félix Potin[13].



Les femmes sont vêtues d'une robe ou d'une jupe et d'un corsage et portent pour un certain nombre d'entre-elles un tablier ou une blouse. La photographie est en noir et blanc mais on peut constater les couleurs assez uniformes des vêtements – sombre ou blanc/écru. Ces femmes au travail ne portent pas les tabliers fantaisies que les fabricants proposent déjà en 1914. Leur prix est d'ailleurs plus élevé : de 7 à 10 francs pour un tablier fantaisie alors qu'un budget de 2,5 à 3,5 francs en moyenne suffit pour acheter un tablier blanc.

Des précautions méthodologiques doivent cependant être prises pour l'étude de ce type de document : la sortie d'usine est souvent mise en scène, ce qui a pu pousser certaines femmes à modifier leurs apparences habituelles. Une carte postale identique dans le cadrage et l'agencement existe pour la sortie des hommes de l'usine Félix Potin[14]. La carte postale ne permet pas non plus de dire si ces femmes sortant du travail sont en tenue professionnelle ou en tenue de ville. Néanmoins, pour qu'elles aient pu se changer, il faut que l'usine propose des vestiaires, ce qui n'est pas toujours le cas et, lorsqu'ils existent, ces vestiaires ne sont pas séparés dans les entreprises mixtes en 1914. Le bulletin de l'inspection du travail de 1914 cite le décret du 10 juillet 1913 : il

[13] Bibliothèque Forney, Paris, cartes postales Thématique industrie 1.

[14] *Idem.* Voir page suivante.



Sortie des hommes de l'usine Félix Potin, vers 1910.

exige que les ouvriers et les employés puissent mettre les vêtements à l'abri de la poussière, de l'humidité et des souillures dans un endroit dédié. Pourtant, la circulaire du 29 août 1916 montre que cette injonction n'est toujours pas appliquée et que les vestiaires réservés uniquement aux femmes ne sont pas installés dans les usines.

Ainsi, l'habit ne fait pas le moine à la sortie de l'usine de produits alimentaires Félix Potin : il n'est pas possible de distinguer les fonctions et le travail des femmes à leurs habits qui sont assez standardisés et qui correspondent au vestiaire féminin utilisé traditionnellement pour les tâches banales, qu'elles soient domestiques ou professionnelles.

Les fabricants de vêtements continuent à rendre invisible le travail des femmes : peut-être parce qu'il est souvent déconsidéré par les hommes et cantonné aux tâches banales, ou parce qu'il est souvent considéré comme temporaire – la fille étant une future femme ou une jeune épouse avant d'être mère.

Quels habits pour les remplaçantes ?

Le vêtement revêt plusieurs fonctions au travail. Il participe principalement à la protection mais il pose aussi la question de la parure et de la pudeur, non perceptibles sur ces types de sources. Les femmes remplaçantes à l'usine portent-elles leurs habits domestiques ou la cotte de l'ouvrier ?

Une vision fantasmée des femmes au travail

Dans les commerces, certains métiers se sont ouverts aux femmes avec la guerre, comme celui de garçon de café. La presse caricature ces femmes de café, moquant leur tenue ou leur attitude. Dans les caricatures de *La Baïonnette* du 25 novembre 1915, on trouve une femme-garçon de café dessinée par Métivet et modelée par le corset : sa silhouette en S laisse apparaître une poitrine en avant, une taille étranglée et des reins cambrés. Les hommes cherchent à maintenir cette norme de genre qu'est le corset. Pourtant, en réalité, ce dessous tend à disparaître en 1914. Un autre dessin de la Baïonnette, réalisé par Fabiano, est cependant plus fidèle à cette réalité puisqu'il représente la femme-garçon de café sans corset, comme le prouvent les photographies prises en 1914-1915 dans les cafés parisiens[15]. Le corset était décrié par La Ligue des mères de famille qui avait publié en 1909 une brochure intitulée *Pour la beauté naturelle de la femme. Contre la mutilation de la taille par le corset,* notamment pour dénoncer les mauvais traitements et les risques de malformation provoqués par cette structure. Il était aussi dénoncé par les modistes, comme le rappelle *La Revue de l'Art* de Mars 1915 : la taille de guêpe est inesthétique et doit être remplacée par une silhouette verticale, avec un déhanchement discret. Cette silhouette verticale, on la retrouve dans le dessin exécuté par Fabiano pour *La Baïonnette* et correspond au redressement du corps et à sa libération avec l'abandon du corset. Avec la guerre, les mouvements engagés au début du XX^{e} siècle et des années 1910 se renforcent ou s'accélèrent : si le corset n'est pas un vêtement spécifiquement professionnel, son abandon a une incidence sur la silhouette et la tenue professionnelle des femmes qui accèdent à de nouveaux métiers comme dans les cafés.

Cette vision fantasmée des tenues de travail et des silhouettes féminines en 1914 est aussi perceptible dans les cartes postales humoristiques éditées au début de la guerre. Le dessinateur Henries a par exemple réalisé une carte qu'il a intitulée « Le féminisme et la Grande Guerre »[16]. L'auteur a représenté cinq personnages féminins. Parmi elles, l'infirmière est en tenue de soirée et porte une palatine de plumes à la manière des élégantes parisiennes ; la cheminote garde les chaussures à haut talon, peu pratiques pour travailler dans des espaces professionnels plutôt hostiles aux fioritures. En 1914-1915, les hommes cherchent à retrouver leur place en affirmant que la femme doit être féminine et imaginent des tenues de travail qui sont très loin d'adapter l'habillement des femmes aux univers professionnels androcentrés contraignants. Un des dessins de Fabiano[17] présente ainsi une femme-facteur portant un veston fermé par deux boutons mais laissant un col très largement ouvert sur la poitrine. Elle est munie d'une casquette militaire, de pantalons – ou pas ! – et de chaussures à haut talon. L'auteur transcrit ici l'état d'esprit masculin ambiant consistant à mépriser le rôle des femmes au travail puisque leur féminité, qui se traduit dans leur tenue, ne leur permet pas d'accomplir ces tâches professionnelles. Ces habits montrent que la factrice est avant

[15] Certains de ces clichés sont observables dans les catalogues numérisés de Roger Viollet.
[16] MORIN-ROTUREAU, *Françaises en guerre, 1914-1918*, 2013, p. 17.
[17] « Les remplaçantes », *La Baïonnette*, 25 novembre 1915, p. 335.

tout une femme de charme plutôt qu'une femme au travail et leur représentation dans ce type de document prête au divertissement.

Des femmes aux tenues de travail invisibles ?

Comme le montre Sylvie Schweitzer dans son ouvrage[18], les femmes ont toujours travaillé mais quelle place la question du vêtement occupe-t-elle dans l'invisibilité qui les caractérise dans de nombreux métiers ?

À l'atelier, les prises de vue réalisées en 1914 sont assez rares. Quelques cartes postales montrent cependant le personnel féminin dans des usines en fonction à la fin de l'année 1914. Le patron d'une fonderie a ainsi fait éditer une carte au début de la guerre qu'il a adressé à sa fille au cours du conflit[19]. Il évoque dans son message la présence des femmes pour la fabrication des grenades. Les douze femmes (et trois hommes) posent et fixent l'objectif. Cheveux attachés ou probablement coupe à la garçonne pour certaines, elles ont pour la plupart une robe et une blouse ou un tablier, comme les effets que portent en règle générale les femmes dans les usines à la même époque. On peut néanmoins observer la présence d'au moins deux femmes en combinaison : la jeune femme au premier plan, assise à l'établi et la femme debout au centre de la photographie. La lecture des catalogues des fabricants laisse envisager que ces femmes portent des combinaisons d'homme. La femme au premier plan porte d'ailleurs une tenue qui est loin d'être ajustée et qui, ainsi, ne correspond pas aux images idéalisées présentant les femmes séduisantes et charmeuses dans une combinaison seyante. Cette ouvrière porte des bottines en cuir, sans talon, contrairement aux mises en scène arrangées laissant voir des femmes en chaussures à talon bien cirées. Ces tenues protègent contre la poussière et la salissure mais l'absence de gants ne protège pas des coupures et des brûlures. Elles ne portent pas non plus de bonnets ni de surtouts comme cela a pu être le cas dans d'autres usines depuis le début de la guerre : le rapport de l'inspection général de 1916 en fait mention, puisque certaines usines les distribuaient gratuitement pour protéger les cheveux et les vêtements des femmes. Mais depuis le début de la guerre, la plupart des usines ne fournissent pas les effets de travail ou n'en tiennent pas compte dans les tarifs de salaires en donnant une prime pour usure et entretien. Les *Bulletins des usines de guerre* de 1916[20] en font le constat. La circulaire du 29 août 1916 du sous-secrétaire d'État de l'Artillerie et des Munitions légifère en imposant les voeux émis par le Comité du travail féminin en juillet 1916 : la circulaire impose aux patrons la nécessité de fournir aux ouvrières des vêtements de travail et d'en assurer l'entretien.

---

[18] SCHWEITZER, *Les femmes ont toujours travaillé. Une histoire du travail des femmes aux XIXe et XXe siècles,* 2002.

[19] RENNES, *Femmes en métiers d'hommes*, *cartes postales 1890-1930*, p. 86.

[20] Académie François Bourdon, Le Creusot, fonds numérisé des archives de l'entreprise Schneider pendant la guerre 1914-1918.

Les fabricants et les patrons en 1914 sont majoritairement voire exclusivement des hommes, tout comme les appelés partis au front. On s'aperçoit que les tenues professionnelles ne se sont pas féminisées sur le lieu de travail avec l'arrivée des remplaçantes. Ces vêtements peuvent être considérés par les hommes comme étant l'entérinement d'un travail féminin qu'ils ne veulent pas ou qu'ils souhaitent temporaire et exceptionnel.

Vêtements visibles, fonctions lisibles ?

Dans l'administration, certaines fonctions s'ouvrent plus largement aux femmes, à cause des contraintes de la guerre et posent la question du vêtement professionnel féminin, notamment pour les fonctions de facteur. Dans les entreprises où l'image de marque est importante comme dans les Postes, notamment pour les remplaçantes occupant des postes visibles du public, il faut un vêtement spécifique. L'instruction générale de l'administration des PTT[21] fait la distinction entre facteurs adultes et jeunes, mais ne mentionne pas de vêtement spécifique pour les femmes, qu'il s'agisse de l'instruction de 1916 ou de celle de 1918. Portent-elles pour autant des vêtements d'homme ? L'image non datée parue dans la publication *Le Pays de France* pendant la Première Guerre mondiale, dont le but premier était la promotion touristique en France, montre que la femme-facteur porte une jupe longue et non l'un des pantalons mentionnés dans l'instruction générale. Elle porte néanmoins le chapeau de paille qui était attribué aux hommes comme aux enfants. Les bulletins officiels[22] stipulent qu'une indemnité a été mise en place pour les femmes car elles ne reçoivent pas l'habillement en nature comme les hommes. En 1914, quelques femmes sont facteur-rural mais le métier s'ouvre plus largement avec la guerre et la grande réforme de fin 1914 : il y a 600 000 lettres et 40 000 paquets à acheminer vers le front en octobre, un record ! Les Postes recrutent alors des auxiliaires et des femmes-facteurs, notamment en ville, où les tournées sont plus courtes et moins fatigantes qu'en campagne. Des photographies[23] prises dans les premières années de la guerre montrent la tenue féminine de la femme-facteur (et non de la factrice) : une blouse noire, ceinturée, au col fermé par une boutonnière, des chaussures de fatigue, plates, pour les longues marches et deux éléments d'identification postale : le chapeau avec une cocarde et le brassard PTT permettant de distinguer la fonction qu'occupe cette femme. En 1914, dans ce secteur professionnel visible, c'est grâce aux accessoires que la tenue féminine devient caractéristique puisque les autres pièces d'habillement sont prises au vestiaire usuel.

---

[21] Bibliothèque historique des postes et télécommunications, Instruction générale de l'administration des PTT, PB 00028 n°5/6 Fasc. V, 1916 et PB 00028 n°1/2, 1918.

[22] Bibliothèque historique des postes et télécommunications, TB15p.

[23] On en trouve dans les fonds numérisés de Roger Viollet.

Les tenues professionnelles, une affaire de genres ?

Deux représentations iconographiques résument probablement l'état d'esprit et la situation qui prévalent en 1914.
Sur un placard de 1916, l'affichiste Guy Arnoux fait prendre au parfait cuisinier François une attitude pour le moins équivoque[24]. Le petit doigt relevé, le cuisinier adopte une posture féminine, ce qui laisse envisager le regard que les hommes pouvaient porter sur le travail féminin depuis le début de la guerre. Est-il maniéré pour considérer qu'il fait un travail de femme ? Ce mélange des genres ne fait pourtant pas bouger la frontière des sexes : la cuisine domestique est, dans les représentations, une affaire de femme alors qu'ici, la tenue professionnelle que porte le personnage – un bourgeron ou une veste blanche – n'est vendue que pour les cuisiniers, qui ne peuvent, dans le monde professionnel de l'époque, qu'être des hommes.

Henries montre par ailleurs dans la carte postale « Le féminisme et la Grande Guerre » que les hommes peuvent craindre une émancipation des femmes par le travail. Mais qu'en est-il dans la réalité ?
Comment montre-t-on une « remplaçante » efficace, précieuse, indispensable dans la guerre ? On peut relever le double aspect contradictoire de ces images qui combinent masculinisation de l'apparence féminine – combinaison ou salopette, cheveux courts – et la féminisation à outrance et la sexualisation des tenues professionnelles. On a bien là des moments d'exception qui autorisent des tâtonnements et des transgressions temporaires, d'autant que ces images doivent aussi procurer du plaisir à ceux qui les regardent : un sourire amusé, une excitation sexuelle, un sentiment de supériorité.
L'absence de changement réel montre finalement qu'on ne tient pas compte des femmes et qu'on maintient l'invisibilité de leur travail.
Les femmes ne s'emparent pas pour autant du vêtement comme d'une question féministe : en 1914, les féministes suspendent leurs revendications pour la guerre comme le souligne Marguerite Durand dans son journal *La Fronde*, qui reparaît du 17 août au 3 septembre 1914 :

> « Toutes les théories féministes seront énergiquement défendues dans ce journal quand la paix sera revenue ; mais actuellement nous sommes en temps de guerre. Il nous faut subir courageusement l'adversité, donner confiance à ceux qui partent, veiller maternellement sur ceux qui restent. Il nous faut panser des blessures physiques et consoler des peines morales. Il faut nous montrer enfin, en accomplissant loyalement les devoirs que réclame de nous la Société, dignes des droits que nous lui demandons ». (Thébaud, 2013, p. 35-36)

Envisagée comme courte, la guerre à ses débuts n'imposait pas la création de nouveaux vêtements professionnels puisque la situation était considérée comme temporaire. C'est avec le durcissement du conflit que le vestiaire professionnel féminin va être renouvelé, lorsque les hommes seront confrontés à la réalité des besoins d'une guerre totale.

[24] Bibliothèque Forney, Paris, fonds iconographique, AF 216007, affiche de Guy Arnoux, 1916.

Bibliographie :

BARD, Christine, *Une histoire politique du pantalon*, Paris : Le Seuil, 2010.
BOLOGNE, Jean-Claude, *Histoire de la coquetterie masculine*, Paris : Perrin, 2011.
DUBESSET, Mathilde, THÉBAUD, Françoise et VINCENT, Catherine, « Les munitionnettes de la Seine », *in* « 1914-1918. L'autre front », *Cahiers du « Mouvement social »*, Paris : Les Éditions Ouvrières, n°2, 1977, pp. 189-219.
GRIMAL, Pierre, *Histoire mondiale de la femme*, Paris : Nouvelle Librairie de France, Tome 1, 1965.
MORIN-ROTUREAU, Évelyne (dir.), *Françaises en guerre (1914-1918)*, Paris : Autrement, 2013.
RENNES, Juliette, *Femmes en métiers d'hommes*, *cartes postales 1890-1930*, Saint-Pourçain-Sur-Sioule : Bleu autour, 2013.
SCHWEITZER, Sylvie, *Les femmes ont toujours travaillé. Une histoire du travail des femmes aux XIXe et XXe siècles*, Paris : Odile Jacob, 2002.
SOHN, Anne-Marie (dir.), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ?* Paris : ENS Éditions, 2013.
THÉBAUD, Françoise, *Les femmes au temps de la guerre de 14*, Paris : Payot, 2013.
WORONOFF, Denis, *La France industrielle. Gens des ateliers et des usines*, 1890-1950, Paris : Éditions du Chêne-Hachette Livre, 2003.